

homme. Comme il ne connaît que l'éducation de la servitude, il n'a aucune conception de l'égalité et ne peut voir partout que des maîtres et des serviteurs. Devenu libre, il croit que c'est à son tour d'être maître, et, s'il le pouvait, au lieu de faire votre lit, il vous donnerait la bastonnade. Chose à remarquer, le nègre reconnaît de suite le blanc du Sud et il a pour lui un respect instinctif; quant au blanc de l'Ouest, il lui tape sur le ventre et lui demande d'allumer son cigare au sien. C'est pourtant l'homme de l'Ouest surtout qui l'a affranchi; mais dans ce rude et grossier personnage, le nègre voit bien plutôt un égal et oublie vite que c'est un libérateur.

Dans les trains de l'Est, le conducteur lui-même apprécie sa situation relative et comprend tous les égards qu'il doit aux passagers: dans l'Ouest, le *conductor* est le premier *gentleman* du train; c'est le mieux mis, le plus élégant, le plus propre, et, en vérité, le plus policé. Il a l'habitude de ces longs voyages où le passager finit presque invariablement par une démoralisation complète et néglige les soins de sa personne; il sait mieux se tenir en ordre et éviter les souillures de l'atmosphère, de la chaleur et de la locomotive. Pour lui les banquettes bourrées n'ont pour ainsi dire pas de poussière, et le tuyau de l'engin pas de fumée; il se tient à l'abri dans son petit compartiment privilégié et n'en sort que lorsque c'est absolument nécessaire. Il ne fait jamais plus de trente-six heures de suite dans les cars, et cela deux ou trois fois seulement par semaine; il a pu ainsi facilement s'habituer à la vie de chemin de fer, sans trop de fatigue; il en connaît toutes les ressources et se protège contre tous ses désagréments, tandis que le voyageur, qui fait d'un trait huit cents à mille lieues finit après deux ou trois jours, par être las de toutes les précautions en les voyant à peu près inutiles. En outre il a un besoin invincible de mouvement, il va d'un car à l'autre, se tient sur la plateforme où la suite et la poussière l'inondent sans qu'il en tienne compte; pour se distraire, il fume à outrance dans des compartiments où les banquettes gémissent sous le poids des bottes et en retiennent toute la malpropreté; il a beau se laver, se broser, se peigner vingt fois par jour, rien n'y fait; plus il se débarbouille, plus il en a besoin, car la peau nettoyée prend vite la poussière; enfin, de lassitude, il laisse là tous les expédients et s'abandonne à l'horreur de son sort.

Les dames évitent mieux que les hommes toutes ces misères d'un long voyage. Tranquillement assises, voilées, gantées, résignées et patientes, elles échappent en partie aux inconvénients qui désolent l'homme, et peuvent le subir plus longtemps. Elles ne descendent pas à chaque station alimentaire, tant s'en faut; c'est plutôt pour elles que le panier de provisions est resté un compagnon de voyage; elles se font dresser une petite table devant leur banquette, mangent de compagnie deux ou trois ensemble, lentement, et font remplir de temps à autre leur bidon de lait ou leur carafon de vin. Elles se prémuissent tant soit peu contre l'ennui en ayant soin de ne pas voyager seules sur un long trajet; elles ont toujours quelque compagne sinon un compagnon; en outre, tous les égards et toutes les commodités sont pour elles, ce qui offre une compensation appréciable.

Il y a toutes les sortes de monde possible sur ce chemin du Pacifique, qui est la seule route d'un littoral à l'autre du continent américain; mais, hommes et femmes, quel que soit l'habit qu'ils portent, quel que soit leur luxe ou leur richesse, ont presque universellement un aspect vulgaire et des façons qui sentent la boutique. Parmi les femmes, quelques-unes affectent de la hauteur et de la transcendance, surtout lorsqu'elles sont chargées de bijoux et qu'elles ont pris l'un des deux compartiments réservés qui sont à chaque extrémité du Pullman car; les maris ou les fils de ces dames cependant, restent assez unis et n'ont pas l'air convaincus d'une supériorité quelconque; c'est toujours cela.

On ne s'amuse pas beaucoup avec des voyageurs de ce calibre, et leur conversation, quand il leur arrive de se desserrer la bouche, manque de piquant. L'artiste et le poète se trouvent au milieu d'eux dans une solitude plus profonde que celle du cahot, et cette solitude s'accroît encore de l'irritation qu'on éprouve à voir autour de soi tant d'être avec qui l'on ne peut entamer le moindre sujet sympathique ou instructif. J'avais entendu dire en partant de Montréal et ensuite de Détroit:

« Quel délicieux voyage vous allez faire! Il y a toujours nombre de Français qui vont de New-York à San Francisco; vous aurez des distractions à l'infini; le trajet est long et pénible peut-être en chemin de fer, mais vous y trouverez tout le confort possible; les dames vous feront oublier la fatigue de la route et puis, vous ferez aisément des connaissances; vous ferez même des amis qui seront peut-être les meilleurs et les plus vrais de tous ceux que vous aurez eus... » Hélas les amis ne se font plus lorsqu'on a perdu foi dans toutes les affections et que les nouvelles offrent tant de périls qu'on les redoute plutôt qu'on ne les recherche; on ne se sent pas d'attrait à lier connaissance avec des gens qui n'ont ni votre éducation, ni vos habitudes, pour qui tout ce que vous aimez est étranger ou puéril, dont l'objet unique de la vie est la recherche de la fortune et qui consacrent à ce soin vulgaire toute l'activité de leur esprit; on se tient loin d'eux avec un pudique dédain plutôt qu'on ne s'en approche, tant la pensée intime à quelque chose de sacré qu'on n'aime pas à ternir par de futiles liaisons.

Je n'ai pas vu un seul Français pendant les six jours que j'ai passés en chemin de fer, depuis Chicago jusqu'à la Californie. Peut-être était-ce un voyage exceptionnel; à cela je reconnaîtrais un des traits de la fatalité qui me poursuit jusque dans les moindres circonstances.

Je n'ai pas trouvé, non, ni parmi les hommes ni parmi les femmes qui m'ont accompagné pendant toute une semaine, une seule personne dont la conversation m'offrit un intérêt de cinq minutes. J'ai en vain cherché parmi ces dernières une figure assez attrayante pour faire oublier quelques instants la disposition malheureuse de mon esprit, mais il y avait sur ma pensée je ne sais quel voile qui me dérobait la vue de tout ce qui aurait pu la distraire ou la charmer.

Une fois seulement, — c'est après avoir quitté Omaha — je crus trouver une femme qui me ferait passer quelques heures sur les longues journées du voyage. Elle occupait la même section que moi dans le Pullman car; elle avait un air plus distingué que les autres et, comme elle était seule en apparence, je m'approchai d'elle. Son accueil fut encourageant; alors je crus devoir me faire connaître: ce fut là mon malheur. Je lui déclarai mes noms et qualités, je lui fis voir, pour dissiper toute crainte d'imposture, quelques lettres de recommandation et les entreliens flatteurs des journaux au sujet de mon départ du Canada. Juste ciel! persécution obstinée du sort? cette femme était un bas-bleu. Le bas-bleu, lecteur, c'est le hauneon, c'est le véscatoire, c'est la mouche-à-miel de l'homme de lettres. Dès qu'elle vit que j'étais un écrivain, je fus perdu. Le bas-bleu de l'Est, c'est déjà exaspérant, mais que dire du bas-bleu de l'Ouest! Le vernis de lecture et de savantisme jeté sur cette

couche raboteuse! Que faire? j'étais pincé: la résignation dans un cas pareil est sublime. Le bas-bleu est la seule femme qui ne se sauve pas de l'homme; je jetai un regard désespéré de côté et d'autre; je crus voir une assez jolie figure, mais celle-là évidemment se serait moquée de moi; cependant j'aime mieux la femme qui me rit au nez que celle qui me fait suer à grosses gouttes dans l'impuissance de m'en défaire. Mais il était trop tard, et puisque le ciel était contre moi, je baissai la tête et restai en frémissant ce nouvel outrage de la destinée.

Tout le long de la route je fus condamné à un système de politesses irritantes qui heureusement, une fois remplies, me donnaient une excuse pour m'échapper. Le bas-bleu est un être qui ne mange pas, qui ne dort pas, qui méprise toutes les nécessités de notre pauvre nature, et dont les caprices sont formidables par le nombre et la variété. Le mien ne tenait à la terre que par des filaments barbouillés d'encre; elle avait apporté avec elle toute une papeterie et elle écrivait vingt lettres par jour sans compter les impressions de voyage; et que de notes, grand Dieu! Elle ne dormait pas, elle était extrêmement énermée, et de la voir, et d'en avoir soin ajoutait à mon propre énervement qui cependant aurait pu me suffire.

Elle disait qu'une seule chose la soutenait, le café, et à chaque station où le train arrête pour les repas, il me fallait aller lui en chercher une tasse et perdre sept à huit minutes à l'attendre. Parfois je m'esquivais, mais comme j'avais bien besoin de mouvement que de nourriture et que je ne pouvais marcher que sur la plate-forme de la gare, elle ne tardait pas à m'apercevoir et je voyais aussitôt apparaître par la croisée du car la tasse inévitable. Elle était maigre et sèche et disait que le lait fait engraisser, mais elle se gardait bien d'en prendre; au reste, créature d'une intelligence réelle et qui aurait pu plaire sous certains rapports comme femme si elle avait voulu consentir à être moins homme.

A. BUIES.

(A continuer)

A SA SAINTETE PIE IX

I

Tu n'as pas tressailli, vieille cité Romaine
Quand l'armée ennemie envahissant la plaine
Fit entendre dans l'air le bruit de ses clairons
Et résonner le sol de ses durs éperons?
Tu n'as donc pas fouillé dans l'Océan de Page?
Le passé, tout rempli de force et de courage,
Ne t'a donc pas parlé de quelque trait vaillant
Qui sût, de son écho, réveiller ta fierté?
Il t'aurait appelé Romulus et son frère
Qui firent de leur sang ta noblesse première.
Puis, il t'aurait montré Mucius Sœvola
Dont la robuste main sur un bûcher brûla;
Tullius, qui pour ne pas manquer à sa parole
Se jeta vaillamment du haut du Capitole.
Horatius, Fabius, Tarquin, Cincinnatus,
Valerius, Caius, Agricola, Brutus,
Tous ces premiers Romains que gardent tes annales.
Puis, plus tard, Marius qui prit des capitales,
Annibal, qui franchit par trois fois l'Appennin,
Scipion, que tes aïeux surnommaient l'Africain,
César qui sut porter tes armes dans les Gaules,
Cicéron, t'illustrant de ses doctes paroles,
Puis, contre Galerius, le prince Constantin
Portant sur son drapeau l'emblème du chrétien.
Enfin d'autres encor dont ton histoire abonde,
Par qui ta gloire fut la plus grande du monde.

II

O Rome, ces héros, oubliés de nos jours,
Te laissent une voix qui parlera toujours;
La voix du souvenir, voix sacrée et puissante,
Qui résonna partout virile et triomphante,
Et pourtant, tu n'as pas entendu cette voix
Qui, dans ce couit danger, plus forte qu'autrefois,
Te criait: « Toi, le prix de sanglantes batailles,
Ecrases l'ennemi sous tes vieilles murailles.
Ne laisse pas ainsi fouler d'un pied vainqueur
Ce sol, pauvre trésor de l'Élu du Seigneur,
Et toi, qu'ont respectée en ta religion sainte
Les hommes qui deux fois ont franchi ton enceinte,
Toi qui fus le témoin de nos premiers martyrs,
Qui des premiers chrétiens conserves les soubrires,
Qui gardes de la foi les premières doctrines,
Qu'ont arrosé le sang de vaillantes poitrines,
Ne laisse pas ainsi souiller de nouveaux deuils,
La blanche pureté de milliers de linceuls,
Et, défendant tes murs pour défendre la foi,
Protège de ton Dieu l'Élu: le Pape-Roi!... »

III

Mais Dieu n'a pas voulu que cette voix puissante
Arrête en son chemin cette marche sanglante,
Œuvre affreuse de mort,
Car il voulait frapper l'esprit de ses fidèles
Pour en faire jaillir les vives étincelles
Qui conduisent au port.

Peut-être voulait-il éprouver notre terre
Pour lire dans son cœur une croyance entière
En notre religion;
Et son ministre saint, le chef de notre église,
Souffre aujourd'hui pour nous dans sa ville conquise
Cette humiliation.

IV

O toi, l'Élu de Dieu, descendant de saint Pierre
Toi, dont nous ne parlons qu'avec une prière,
Toi, notre père à tous,
Toi, Pontife sacré, défenseur de la bible,
Toi dont le nom béni, la parole infallible
Nous font mettre à genoux;

Toi, le chef des chrétiens, toi, le chef de l'Église,
Toi, dont le front blanchi vers la terre promise
Se lève triomphant,
Tu gémiss, ô captif d'une cause barbare,
Entre les murs étroits d'un cachot que l'on pare
Du nom de Vatican.

Dépouillé, tout à coup, de ta ville de Rome,
Cet antique foyer des croyances de l'homme

Et leur premier berceau,
Tu vis seul, opprimé par la force brutale,
Dans ta Rome d'hier, aujourd'hui capitale
D'un royaume nouveau.

Ton royaume est plus grand que tous ceux de la terre,
Car c'est le monde entier qui toujours te révère
Et qui bénit ton nom,...

Ta voix est maintenant plus touchante et plus sainte,
C'est la voix du martyr, sans regret et sans plainte,
C'est la voix du pardon.

Tu n'as pas murmuré devant cette œuvre impie,
Entre les mains de Dieu, tu reposais ta vie,
Pleine de grands travaux,
Et la captivité qui ferait peur aux autres
Est pour toi, descendant des glorieux apôtres,
Le bonheur du repos.

Et pourtant ton esprit, vivant, infatigable,
Sans crainte de l'oubli qui maintenant l'accable,
Veille sur ton troupeau,
Ta volonté nous vient plus sacrée et plus douce,
Et nous nous rangions loin de toute secousse,
Autour de ton drapeau.

Ce drapeau, rayonnant de majesté chrétienne,
Jusqu'à la fin des fins sera, quoiqu'il advienne,
Le flambeau de la foi,
Nous le suivrons partout, ce merveilleux emblème,
Cet astre lumineux essence de Dieu même,
Et sceptre de sa loi!...

IV

Vois-tu, noble captif, vois-tu la pauvre France
Que ton cœur aimait tant, si pleine d'espérance...
Sous le joug étranger, rompue à la souffrance,
Apprenant à compter ses morts;
Vois-tu ses longs efforts pour renaitre à la vie,
La vois-tu, confiante en l'homme de génie,
Qui sut faire cesser une lente agonie
Et détourner de tristes sorts?

Tu l'aimais, cette France, autrefois si puissante,
Si fière de ses fils, de sa gloire constante,
Qui portait sa bannière altière et triomphante
A travers toutes les nations,
Elle allait protéger les faibles de la terre,
Prêtait aux opprimés un appui tutélaire,
Marchait, marchait toujours, soulevant la poussière
De nos vieilles générations.

Mais un jour, tu l'as vue et pauvre et délaissée
Par ceux qui l'appelaient autrefois, abaissée
Par l'Allemand vainqueur, dont la honte passée
Avait à se venger de nous,
Tu l'as vue essayant de prolonger la lutte;
Souffrant et combattant pour éviter la chute,
Marchant pied à pied son sol qu'on lui dispute,
Puis, hélas! tomber à genoux!...

Tu la vis, s'abreuvant de larmes et d'outrage,
Signer la paix forcée avec des cris de rage,
Laisant à l'avenir le soin de prendre garde,
Sur ces vautours de sang repus;
Jusqu'au jour où, s'armant de sa haine fatale
La France lancera son humaine rafale
Et broiera dans ses mains le Roi, la Capitale
De ces vainqueurs bientôt vaincus.

V

Il viendra ce matin de joie et de lumière
Rallumer dans nos cœurs une fibre guerrière
Il viendra ce matin, où le peuple français
Enhardi par l'éclat de ses nouveaux succès,
Donnera sans souci, son bonheur et sa vie
Pour délivrer enfin sa patrie asservie.
Alors qu'il sera beau ce radieux soleil
Qu'elle solennité dans ce nouveau réveil,
Qu'ils seront pleins d'espoir ces instants où la France,
Dépouillant à jamais sa robe de soifrance,
Pourra montrer bien haut son ancienne fierté
Et remercier Dieu en criant: « Liberté!... »

VI

Il reviendra, ce jour où ton augur te Rome
N'obéira qu'à toi, l'Élu de Dieu fait homme,
Son véritable roi;
Où vainqueur sans combat, tu redeviendras maître,
Maître de tes états, qui sentiront renaitre
Le bonheur avec toi.

Il reviendra ce jour, où sous les yeux du monde
Libre enfin de semer ta charité féconde
Sur les pauvres humains,
Ta voix sera pour nous un écho des oracles
D'un signe tu feras opérer des miracles,
Rien qu'en ouvrant les mains.

Alors, on entendra la céleste harmonie
Des anges qui diront ta sagesse infinie
Aux anges du Saint Lieu,
Et leurs chants parfumés par un encens mystique
Imploreront pour nous, dans leur chaste cantique,
La clémence de Dieu.

GASTON WIALARD.

CROIRE, ESPERER, AIMER

Je veux croire toujours la parole sincère
Que me répète un cœur avec un doux émoi;
Mais hélas! oublié sur cette pauvre terre,
Qui jamais en a dit pour moi?

Je veux toute ma vie espérer en silence,
Si je peux au moins jour d'un instant de bonheur;
Mais quelle voix jamais, allégeant ma souffrance,
Parla d'espérance à mon cœur?

Je veux aimer toujours, si pour tout mon amour
Je reçois en échange un doux mot de tendresse;
Mais quel cœur généreux a jamais un seul jour,
Pour mon cœur tressailli d'ivresse?

Pointe-Claire, 4 août 1874.

J. H.